



Ex-joueur du CH et père d'une quadruple médaillée des Jeux

Yves Sarault a vu sa fille, Courtney, partir d'un rêve et se nourrir d'ambition depuis aussi longtemps qu'elle chausse les patins.

Ancien choix de troisième tour des Canadiens de Montréal au repêchage de 1991, le patineur originaire de Valleyfield, en Montérégie-Ouest, a rencontré la mère de ses enfants, une ancienne gymnaste, alors qu'il portait les couleurs du club-école de Fredericton, au Nouveau-Brunswick.

Courtney est née à Grand Rapids, dans le Michigan, en avril 2000. Yves évoluait alors avec la filiale des Sénateurs d'Ottawa dans la Ligue américaine.

Ce n'est qu'après l'exil de la famille en Suisse, où le paternel a poursuivi sa carrière de hockeyeur, que la future olympienne a été initiée au patin.

«Elle était toute jeune. Elle avait des petits patins artistiques dans les pieds. On l'avait mis, je pense, quelques fois dans des groupes de patinage artistique, a raconté Yves lors d'un

entretien avec LPS depuis ce même pays.

«Elle n'avait pas trop, trop aimé, je peux dire franchement. Puis après, tout ce qu'elle voulait faire, c'était d'aller vite... le plus vite possible.»

Le frère aîné de Courtney prenait plaisir à partir à sa poursuite, et enchaînait les enjambées pour l'attraper. Ce jeu du chat et de la souris entre frère et sœur a possiblement fait germer un noyau.

«À partir de là, ma femme est revenue à Moncton. Elle a été à la patinoire avec mon garçon et elle a vu un club de courte piste avant l'entraînement de mon garçon. Elle a dit 'écoute, ça serait peut-être une bonne idée de l'envoyer sur la glace, puis de voir ce qui en adviendrait. Depuis ce temps, elle a adoré.»

Courtney a gravi les échelons dans le programme provincial et son potentiel s'est rapidement démarqué du lot. Aux dires d'Yves, elle avait besoin d'être dirigée par les meilleurs entraîneurs de sa discipline. Une nécessité qui a occasionné un déménagement

à Montréal, tel que le suggérait son futur mentor.

Elle a alors dû faire un choix entre deux sports qu'elle affectionnait.

«Le patin, ça l'a accrochée, décrit celui qui a disputé 106 matchs au total dans la LNH. Elle a (bien) performé assez tôt dans ses compétitions. On a continué éventuellement et elle jouait aussi au hockey.»

«Elle doit avoir joué au hockey jusqu'à l'âge de 15 ou 17 ans. Elle jouait sur l'équipe provinciale du Nouveau-Brunswick. Puis éventuellement, Marc Gagnon a suggéré que si jamais elle voulait vraiment prendre un pas et s'améliorer dans la discipline, peut-être de réfléchir à déménager à Montréal.»

UNE FAMILLE UNIE, MAIS ÉLOIGNÉE

Pendant cette phase de transition, les sacrifices étaient nombreux et n'offraient pas toujours les moments typiques d'une famille unie. Le frère de Courtney a été admis dans

un collège privé, tandis qu'Yves dirigeait le club de Lausanne en ligue Suisse.

«La famille était séparée de gauche à droite, admet M. Sarault. On a fait des gros sacrifices familiaux en tant que famille pour Courtney et pour mon garçon aussi, finalement.»

Au bout de la ligne. Aujourd'hui, c'est le fun de voir que ça paye et que les petits sacrifices qu'on a fait de gauche à droite, tous les kilomètres qu'on a parcourus - que ma femme a fait majoritairement, franchement.

«Parce que les patinoires ne sont pas aussi près que dans la région de Montréal, dans les maritimes, on voyage beaucoup, beaucoup plus.»

Si les Jeux de Beijing ont été une expérience d'apprentissage

en 2022, Courtney s'est présentée plus forte et mieux concentrée à Milan-Cortina, où elle a dérobé quatre médailles : deux d'argent (relais 2000 m, 1000 m) et autant de bronze (500 m, relais 3000 m).

Sans les sacrifices des parents et le travail de l'athlète, les distinctions n'auraient pu se matérialiser.

«Ça porté fruit. Puis là, quelques médailles. Elle est fière et, je pense que c'est toujours ce que j'aime d'elle, c'est qu'elle a l'air de rester très humble par rapport à tout ça aussi, a souligné Yves.

«Le fait qu'elle ait eu des hauts et bas par le passé, puis que ça n'a pas toujours été facile. C'est certain que je pense qu'aujourd'hui, elle est une athlète beaucoup plus complète.»

Consultez le reportage complet ainsi que d'autres articles sur notre site web : LaPageSportive.ca

Lancé dans la mêlée grâce à... Patrick Roy

Peu après la conquête de 1993, Yves Sarault jouait sous les ordres du bouillant Paulin Bordeleau chez les Canadiens de Fredericton, le club-école du Tricolore à l'époque.

Un ailier capable de noircir la feuille de pointage tout en offrant du jeu robuste, le choix de troisième tour de l'organisation en 1991 - une cuvée où l'organisation a sélectionné Oleg Petrov et Brian Savage trois et cinq tours plus loin - a eu sa chance au printemps 1995.

«J'ai été rappelé, je me souviens, avec Mario Roberge, a-t-il raconté à LPS depuis Bâle, en Suisse. On jouait quelques matchs au Forum de Montréal dans le temps, avec le club-école. Bien évidemment, les 'coachs' étaient là et le directeur général était là.

«Les vidéos n'étaient pas (répandues). Les DG n'y avaient pas accès autant qu'aujourd'hui, évidemment. Il fallait qu'ils nous voient.»

Mais ce n'est pas un entraîneur ou un dirigeant qui a conseillé aux décideurs de rappeler Sarault. Du moins, c'est ce qu'il a appris plusieurs années plus tard.

C'est Patrick Roy qui a poussé pour que l'attaquant obtienne une chance de se faire valoir dans la formation de Jacques Demers.

«Il a dit, 'écoute, lui, regarde-le jouer. Je pense qu'il pourrait nous aider. Il a un petit quelque chose. Il frappe, il se donne la peine physiquement et tout'. Finalement, pas longtemps après, j'ai été rappelé par les Canadiens.»

La saison suivante, Demers a informé Sarault qu'il lui offrirait «une vraie chance» de décrocher un rôle au sein de la formation. Malheureusement, les plans ont changé brusquement : Demers a été congédié dans les heures qui ont suivi la discussion.

«C'était un peu la fin de moi aussi à Montréal après son départ, je crois. Mais écoute, c'est comme ça. C'est un monsieur que je respecte beaucoup. C'est un monsieur qui était, je pense, très respectueux. Peu importe qui

tu étais dans la ligue, c'était une bonne personne et il y avait une attention spéciale à tout le monde.»

Lorsque Réjean Houle a été nommé DG, il a rapidement conclu une transaction qui a envoyé Sarault et Craig Ferguson aux Flames de Calgary en novembre 1995.

«Je pense que c'est le premier échange de de M. Houle et la nouvelle direction qui était rentrée dans ce temps-là, se remémore-t-il.

«Franchement, je rigole beaucoup. Je pense qu'il nous avait juste échangé pour savoir comment ça fonctionnait, la paperasse et tout le reste, tu sais, comment ça fonctionnait exactement.»

Peu après, le monde du hockey a tremblé lorsque Roy a été échangé au Colorado. Près d'un an plus tard, cette même organisation a recruté Sarault.

«J'ai signé un contrat. C'est la seule année que j'ai joué dans la Ligue nationale sans faire les va-et-vient entre les mineurs et la LNH. Et, encore une fois, c'est Patrick qui a

influencé, je pense, le fait que je sois allé au Colorado.»

Sarault n'a plus de contact direct avec Roy, qu'il ne l'a croisé que quelques fois au cours des dernières années. À ce jour, il dit ne pas avoir eu l'occasion de le remercier.

«J'ai été le saluer quelques fois quand il était venu (avec les Remparts de Québec) jouer quelques matchs vers la fin de la saison quand j'étais de retour à Moncton. Mais non, je n'ai pas de contact avec Patrick, indique-t-il.

«Je n'ai jamais eu la chance de le remercier. De ce que j'ai compris, c'est lui qui a peut-être influencé le début de ma carrière.»

Aux Jeux de Milan-Cortina, plus de 35 ans après que le CH l'a repêché, Sarault a croisé le DG qui lui a offert son premier contrat : Serge Savard accompagnait la délégation canadienne, tout comme son ancien coéquipier Guy Carbonneau.

Ils ont tous pu admirer les exploits extraordinaires de sa fille, Courtney Sarault, qui est rentrée à Montréal avec quatre médailles olympiques au cou.

Consultez le reportage complet ainsi que d'autres articles sur notre site web : LaPageSportive.ca

« LA PASSION DU HOCKEY CONQUIERT LE MONDE LITTÉRAIRE »

One Goal, One Night s'impose comme un roman qui fait déjà parler dans les librairies canadiennes et européennes. Brut, réaliste et loin des clichés, il plonge le lecteur dans un univers où le hockey n'est pas un décor, mais une matière vivante.

L'histoire traverse une saison et ses séries éliminatoires, là où chaque présence sur la glace compte. Une erreur ou une blessure peut suffire à tout remettre en cause. Entraînements exigeants, déplacements constants, rivalités et agressivité assumée : le hockey professionnel est dépeint avec justesse.

Les personnages ont été façonnés à partir de joueurs d'ici — non dans leur identité, mais dans leur tempérament et leur force. Au centre du roman, une hockeyeuse talentueuse aspire à diriger, aux côtés de son père, une équipe de renom. À ses côtés, deux joueurs d'élite, le défenseur Logan Myers et l'attaquant Aleksander Fjör, occupent un point de vue majeur dans le récit. Mais au-delà de la compétition, une tension amoureuse s'installe entre l'assistante-coach et les deux joueurs vedettes. Attirances interdites et scènes érotiques, parfois audacieuses, électrisent l'intrigue, offrant un contraste saisissant avec la rigueur du sport.

Derrière ce projet se trouve l'autrice québécoise à succès international Cynthia Havendean, qui signe ici son 27^e roman. Connue pour ses thrillers psychologiques à haute tension, elle transpose son écriture dans l'univers du hockey professionnel, au service d'une œuvre sportive et romantique.



One Goal, One Night, paru aux Éditions Black Ink, est disponible en librairie au Canada et en Europe depuis mars 2026, ainsi qu'en version audio, portée par trois comédiens incarnant les protagonistes.



EXTRAIT DU LIVRE :

Je serre les lacets de mon patin pendant que Stu, mon coach, fait les cent pas devant nous.

— Vous le savez, les gars... il n'y a qu'un truc qui m'attendait dans la vie.

— Ta poupée gonflable ? lâche Zach dans le vestiaire.

Des rires étouffés explosent. Stu plisse les yeux.

— Continuez à faire les malins. Un jour, j'enverrai une compilation de vos conneries à vos mères.

Silence immédiat. Il reprend, plus posé.

— La seule personne capable de me tirer un sourire dans ce monde, c'est ma fille. Je suis heureux de pouvoir passer un peu plus de temps avec elle, puisqu'elle remplace l'assistant pendant ses traitements. Je vous présente Leyssa Levington.

J'attrape mon deuxième patin. Par réflexe, je lève les yeux vers la porte. Elle entre. Talons noirs. Robe blanche ajustée. Démarche légèrement hésitante. Et d'un coup, la pièce est à elle. Chaque pas vers son père me gruge la concentration. Le tissu épouse ses formes sans effort. Elle se retourne. Nos regards se heurtent.

Le patin m'échappe des mains.

C'est elle.

La femme qui était dans mon lit hier soir... c'est Leyssa Levington ?

La fille de mon coach ?

Intouchable. Interdite. Et merde... ça la rend encore plus attirante.

Je viens de trouver le seul truc capable de foutre en l'air ma concentration cette saison.

«J'étais sur le bout de ma chaise...»

Le message d'Alexandre Bilodeau à Mikaël Kingsbury avant sa dernière descente

Le bosseur Mikaël Kingsbury devait composer avec une pression extraordinaire lorsqu'il s'est présenté aux Jeux de Milan-Cortina.

D'abord, celui qui endossait célèbrement son chandail porte-bonheur «It's Good To Be King» par superstition avant de dévaler les pentes en compétition, débarquait aux Jeux avec sa couronne de premier skieur à bosses à auréolé de trois médailles olympiques.

Puis, l'Agathois participait à ses derniers Jeux un mois après sa 100e victoire en Coupe du monde et il n'était pas question d'y participer en touriste : il fallait conclure en beauté une carrière olympique déjà exceptionnelle.

Si la médaille d'argent gagnée à la première épreuve constituait une belle entrée en matière, il fallait mettre la gomme aux bosses en parallèle - discipline inaugurée au rendez-vous de 2026.

Parmi les spectateurs rivés devant leur écran, il y avait l'ex-frère d'armes de Kingsbury, Alexandre Bilodeau - double médaillé olympique en bosses.

«J'ai échangé deux petits messages textes avec lui après la performance en simple, a-t-il raconté à La Page Sportive. Je lui ai texté de garder la tête haute. Que des fois, ce n'est pas évident, un sport jugé, mais qu'il avait l'opportunité de devenir le premier champion olympique de notre sport en bosses en parallèle.



«Il y a bien des athlètes qui auraient voulu avoir cette opportunité-là. J'ai fait un clin d'œil, puis je lui ai dit de 'go get it'.»

La réponse de Kingsbury a rassuré Bilodeau. Il ne lui restait qu'à exécuter.

«Il m'a dit "j'a la tête à la bonne place. J'ai eu un excellent training aujourd'hui" - qui était la journée d'entraînement pour les duels. Il m'a écrit 'on se revoit bientôt'.

«Quand il m'a texté ça, je savais que Mik était là. Il était retourné dans la concentration (focus) sur sa tâche et il allait être en bonne position.»

Après avoir remporté ses huitièmes et ses quarts de finale, Kingsbury est facilement passé en demi-finale lorsque le Sud-Coréen Jung Daeyoon n'a pu terminer son parcours.

En demi-finale, le Québécois affrontait le Japonais Takuya Shimakawa, qui avait créé la surprise en éliminant le Suédois Walter

Wallberg. Les erreurs de ce dernier, champion olympique de bosses en 2022, lui ont profité.

«J'étais sur le bout de ma chaise, comme tout le monde, a admis Bilodeau. J'essayais d'analyser certains détails aussi.»

La finale pour l'or opposait Kingsbury à son rival Ikuma Horishima. Le Japonais a perdu la maîtrise de ses virages et finit par rater le dernier saut. L'or était dans la poche du Canada.

Le skieur olympique le plus médaillé a pu savourer l'exploit avec son fils d'un an, Henrik, au bas de la pente.

«Il y a tellement de choses qui peuvent arriver. Il y a tellement de stratégies. Chacun des athlètes a sa propre stratégie, assure Bilodeau. Tu ne sais pas comment ta stratégie va être influencée par celle de l'autre. Puis tout ça, c'est vraiment incroyable comment tout peut arriver en duel.

«Tu ne veux pas trop te faire de scénarios. Tu es sur le bout de ta chaise. C'est ce qui fait que le sport est si excitant ou la discipline est si excitante à regarder pour les spectateurs.»

Bilodeau a défendu son titre à Sochi, en 2014, quatre ans après avoir décroché l'or en ski acrobatique aux Jeux de Vancouver.

«Mes trois présences aux Olympiques, pour moi, même si je n'ai pas gagné de médaille (la première fois), elle est tout aussi importante dans ma vie en tant que personne aujourd'hui.

«En tant que ce que j'ai appris, ce que j'en ai ressorti, au travers de la défaite, au travers de la déception que j'ai eue de Turin, je pense que ça m'a fait grandir comme athlète, comme personne, pour me préparer pour Vancouver.

«Vancouver, je pourrais le décrire plus comme 'C'est le rêve d'un petit gars qui est devenu réalité'. Puis Sochi, pour moi, c'est peut-être ma signature. Ma signature avant de partir, c'est la performance.»



N'en déplaise aux Penguins, Sidney Crosby ne pensait qu'à jouer pour l'or

Sidney Crosby est revenu des Jeux avec la blessure au bas du corps dont il a souffert contre les Tchèques en quart de finale des Jeux olympiques.

Il avait alors encaissé deux solides mises en échec de Radko Gudas, dont l'une qui a causé une vilaine chute alors que l'une de ses jambes était mal placée pour absorber le choc.

Le jour de la reprise des activités de la LNH, la semaine dernière, les Penguins ont annoncé que le nom du no 87 figurait sur la liste des blessés et que son absence était d'au moins quatre semaines.

Talonné de questions par la presse, le capitaine a informé que son désir le plus ardent était de disputer le match pour la médaille d'or. Coûte que coûte.

«Je vais être honnête avec vous, je ne pensais qu'à jouer ce match et me concentrer là-dessus. Ça ne veut absolument pas dire que je manque de respect envers (les Penguins) ou que je critique ma saison. On a tous travaillé dur pour réussir au mieux, mais vous savez, et d'avoir l'opportunité de jouer aux Jeux olympiques et, ce match-là, c'était mon seul objectif.

«BIEN SÛR, LES BLESSURES FONT PARTIE DU SPORT. ELLES SONT INÉVITABLES, SURTOUT À CE NIVEAU AVEC LA VITESSE, L'INTENSITÉ ET LE JEU PHYSIQUE. MAIS OUI, JE TROUVE FORMIDABLE QUE LES JOUEURS AIENT L'OCCASION DE SE METTRE EN VALEUR ET DE PROFITER DE CETTE OPPORTUNITÉ»



«Après avoir consulté les médecins et tout le monde, ils étaient rassurés que je sois honnête sur ce que je ressentais et ce que je pouvais faire ou non. Et comme je l'ai dit, au final, je n'ai pas pu jouer.»

Crosby a insisté pour dire qu'il n'avait aucun regret et que la saison régulière ou les séries ne doivent en rien constituer des enjeux pouvant remettre en question la participation des joueurs de la LNH.

«Ce sont les Jeux olympiques, et c'est une expérience incroyable, pour un athlète en général, pas seulement pour un joueur de hockey. Si on considère uniquement le point de vue du hockey, je pense que c'est incroyable. Le spectacle sur la glace - ce que voient les amateurs, le niveau de compétition, et la façon dont ça rassemble tout le monde - c'est vraiment extraordinaire.

«Bien sûr, les blessures font partie du sport. Elles sont inévitables, surtout à ce niveau avec la vitesse, l'intensité et le jeu physique. Mais oui, je trouve formidable que les joueurs aient l'occasion de se mettre en valeur et de profiter de cette opportunité»

JHI
Jessica Hillion
Courtier immobilier

514 983-1681

Votre projet, mon engagement.

Duplex à vendre
1840-1842 Av Étienne-Brûlé

VENDU

MLS # 11873530

Condo à vendre
1585 Louis-Carrier #305

359 000 \$

MLS # 19969460

Maison à vendre
6540 Av de l'Esplanade

VENDU

MLS # 22629007

3^e génération en immobilier dans Ahuntsic

POUR VENDRE OU ACHETER — jessica.hillion@remax-québec.com

SUIVEZ LA PAGE SPORTIVE!
LAPAGESPORTIVE.CA

lapagesportiveqc
@lapagesportive_qc

@la-page-sportive.bsky.social
@LaPageSportive

ANNONCEZ-VOUS AVEC LA PAGE SPORTIVE !

PUBLICITE@LAPAGESPORTIVE.CA